

\* Banque filière PT \*

## Epreuve de Français II

Durée 4 h

---

**Pour cette épreuve, l'usage des machines (calculatrices, traductrices,...) et de dictionnaires est interdit.**

Dans le riche et truculent bestiaire de La Fontaine, *La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le boeuf* m'a toujours moins semblé une fable sur l'envie qu'un texte sur l'orgueil. (...) L'orgueil se libère dans les miroirs où il se tapit, dessous le tain, caché sous la pellicule de plomb. Dès qu'un homme se regarde dans une psyché, il assiste à sa duplication qui, d'emblée, lui semble plus ou moins fidèle. Quiconque estime son image infidèle et désavantageuse se peut craindre orgueilleux. Car, sauf polissages spécifiques, le miroir est fiable et fidèle, et ce de manière exemplaire. Devant sa glace, l'*Homo sapiens* devient le spectateur de lui-même, il doit regarder ce qu'il voit, sinon voir ce qu'il regarde, puis consentir à ce qui lui est montré. Enfin, pour éviter le péché d'orgueil, il tâchera de ne pas mettre en doute le résultat du reflet - l'impitoyable leçon. La connaissance de soi, chère au coeur de Socrate, suppose le recours à une démarche philosophique parente du miroir et de ses effets de réflexion.

La juste estime de soi, le savoir clair de ses limites, l'idée distincte de son envergure ne s'obtiennent pas simplement, directement. Des années de travail sont parfois nécessaires pour parvenir à des résultats approchants et quelque peu fiables. D'où l'aide de la philosophie, de la psychologie ou de la psychanalyse, pourvu que dans ces secours de l'âme l'expérience fournisse des savoirs incontestables. L'orgueil opère au beau milieu de cette scénographie de l'accès à soi : il fausse les jugements de l'impétrant et force à la hausse dans l'estimation de sa nature. L'individu affligé de cette perversion se croit plus fort, s'imagine plus grand, se pense plus puissant qu'il n'est réellement. En vérité, il évolue plutôt dans la faiblesse, la petitesse et l'impuissance que son inconscient tâche puissamment de nier par le recours à une compensation cristallisée dans un jugement inapproprié et excessivement positif de soi.

Cette erreur de parallaxe, cette perspective dépravée supposent chez l'orgueilleux une volonté farouche de modifier le réel dans le dessein de le faire correspondre à l'idée qu'il a de sa personne : il se veut intelligent et cultivé, il est sot et inculte, il table sur sa beauté et sa séduction, il est laid et emprunté, il se pense irrésistible et fascinant, il est pitoyable et ridicule. Toujours il évolue à côté, transversalement, et chemine dans des voies de traverse où tout subit la distorsion et trahit le travail de la surestimation de soi. Sainement avisée des limites et de la nature de son anatomie, jamais la grenouille n'aurait dû se croire capable d'atteindre le format du bœuf. Et pourtant, faisant fi des évidences physiologiques, elle imagine qu'elle peut prendre ses désirs pour la réalité. Du point de vue purement mécanique de l'algèbre des passions, l'orgueil caractérise d'abord celui qui se surestime, qui mésestime ses forces et se croit plus riche qu'il ne l'est véritablement.

La théologie triomphant, sinon la mythologie - sa forme païenne dans l'histoire -, l'orgueil définit le vice de ceux qui, loin de se surestimer véritablement, se veulent mesurer aux dieux, en toute égalité métaphysique. Le discours moralisateur des tenants du monothéisme fustige radicalement pareille engeance. Des hommes qui s'imaginent capables de rivaliser avec leurs créateurs, de se battre à armes égales, de figurer dans la même catégorie ontologique : voilà péchés, fautes et crimes qui valent malédiction, punition et expiation ! Hésiode et la Genèse, chacun dans leur registre, explicitent cette logique à l'oeuvre aussi bien à Athènes qu'à Jérusalem.

On le sait, *Les Travaux et les jours* racontent la décadence, les races d'or qui déclinent jusqu'au vil métal ferreux, les immortels devenus de très communs mortels. La déchéance s'enclenche parce que les hommes ne veulent pas reconnaître de limites à leur puissance. Seuls les dieux méritent les qualités exceptionnelles : le pouvoir absolu et la science infuse ; seuls les orgueilleux s'imaginent pouvoir en disposer et investissent sans limites dans la puissance et le savoir. Nietzsche fait de l'orgueil « le vice de ceux qui savent ». La Genèse pense pareillement, car Adam et Ève, en choisissant de goûter du fruit de l'arbre de la connaissance, malgré l'interdit, désobéissent à Dieu, certes, mais, plus grave, pèchent par orgueil en s'imaginant pouvoir égaler, voire surpasser la Puissance première, dans ses prérogatives.

Païens et judéo-chrétiens en conviennent, le péché d'orgueil génère le négatif et ses variations : le mal, la souffrance, l'enfantement dans la douleur, le travail quotidien, la peine et la vallée de larmes. Aussi appelle-t-il une éternelle expiation. Les philosophes qui fabriquent et fournissent la matière idéologique du christianisme, les Pères de l'Église, placent ce vice parmi les sept péchés capitaux parce qu'il induit en cascade d'autres défauts tout aussi notoirement condamnables : la présomption, en vertu de quoi les hommes s'imaginent capables de prouesses au-delà de leurs forces ; l'ambition, qui fait aimer de manière excessive et ridicule les honneurs, les fausses dignités et l'empire ou l'autorité sur les autres ; puis la vanité, cette vaine gloire qui instille son venin chez le quémendeur farouche de l'estime d'autrui. La patrologie fait classiquement naître trois autres perfidies de cette source corrompue : la vantardise, l'ostentation et l'hypocrisie.

La sculpture, la peinture, les beaux-arts racontent également ce travers, mais de manière visuelle. Ni grenouille ni boeuf dans l'iconographie médiévale qui le figurent, mais un cavalier qui tombe à terre, trop sûr de lui, trop confiant, ignorant ses capacités équestres véritables, inconscient de ses limites à cheval. De même, à la Renaissance, l'aigle et le lion, maîtres dans leurs milieux respectifs, l'air et la terre, trouvent souvent compagnie près d'un paon, animal emblématique de la fierté, mais surtout au côté d'une femme qui tient un miroir où apparaît parfois le reflet de Satan. L'orgueil se trouve donc bien dans le tain de l'objet aux reflets de vérité : on croit se regarder et se trouver belle, on voit apparaître le faciès grimaçant du diable, le rictus abominable du Démon. L'orgueil, les femmes, Satan et le miroir : le christianisme campe sur des terres moralisatrices, misogynes et méphitiques. Ainsi, à demi-mot, il annonce une théorie du narcissisme proche des conceptions modernes.

Grand maître dans l'art de formuler la culpabilité et l'expiation, Dante punit les orgueilleux en les faisant déambuler sur la première corniche du Purgatoire : ces damnés particuliers paient leurs fautes passées en marchant la tête courbée vers le sol, à pas très lents, comme comprimés par le poids d'invisibles cariatides qui les empêchent désormais de relever la tête toujours levée de manière arrogante au temps de leur superbe. L'auteur de *La Divine Comédie* dénonce la nature de ces pécheurs spécifiques : ils ont trop osé sur terre, trop oublié leur état d'imperfection, trop méconnu leur inachèvement, trop négligé leur statut de larve. « Fils d'Ève », écrit le Florentin dans l'un des vers du Purgatoire à propos des orgueilleux...

Le poète le confirme et l'illustre : les chrétiens n'aiment pas l'orgueil et proposent des thérapies pour en finir avec cette passion mauvaise. D'abord, il faut en savoir nettement la malice et les effets désastreux, ensuite, se persuader que Dieu seul préside au bon et au bien, donc qu'à lui seul reviennent tout honneur et toute gloire ; enfin, se priver volontairement de certaines satisfactions de vanité en s'imposant régulièrement quelques humiliations. Car l'humilité fournit l'antidote radical à l'orgueil : les hommes doivent se convaincre et se persuader qu'ils ne sont rien, moins que rien : pécheurs. Ainsi, ils obtiennent ce qu'ils méritent : punition, expiation et contrition.

Paradoxalement, les Pères de l'Église chrétienne inventent une étrange façon de transfigurer l'humilité en orgueil au carré : les hommes pèchent de trop se considérer, de s'estimer au-dessus de leurs moyens, certes, mais l'obligation à l'humilité invite à déplacer et investir toutes les réserves d'orgueil dont le pécheur dispose dans l'exercice de la haine, de la déconsidération et du mépris de soi. Jamais on n'a vu plus orgueilleux que les athlètes du désert, les renonçants, les moines, les prêtres, les martyrs, les mystiques masochistes, les familiers de la componction au quotidien, les tenants de l'idéal ascétique : aspirer hystériquement au déchet permet étrangement de gagner son paradis tout en jouissant d'une relation directe et permanente avec Dieu - summum de la prétention, comble de l'orgueil démesuré, quintessence de la vanité.

Alors ? Alors ni surestimation, ni sous-estimation de soi, ni superbe ou arrogance, ni contrition ou repentir ne paraissent nécessaires et défendables. En revanche, on tentera une juste

estimation de sa nature et de son tempérament : ni en deçà, ni au-delà de ses possibilités, juste dans l'équilibre et la mesure de qui parvient à l'équitable estimation de sa personne. Aristote théorise et formule la nécessité de cette bonne distance dans *l'Éthique à Nicomaque* : il renvoie dos à dos le vaniteux et le pusillanime, car le premier s'imagine au-delà de ses capacités quand le second se croit en deçà de ses pouvoirs. À égale distance de ces deux excès, l'un dans l'hypertrophie, l'autre dans l'atrophie du moi, le philosophe propose la puissance de magnanimité. Cette belle vertu grecque définit « celui qui se juge lui-même digne de grandes choses et en est effectivement digne ». En fait, elle désigne l'individu structuré par le projet socratique enfin lucide sur lui-même.

La connaissance de quelques rouages de la mécanique orgueilleuse interdit la pure et simple condamnation de cette singulière passion. Elle ne disparaît jamais quand on cherche à l'éradiquer et réapparaît toujours là où on ne l'attend pas. L'infime surestimation de soi - pourvu qu'elle persiste dans l'infinitésimal et n'outrepasse jamais - définit la fierté sans laquelle il n'est point d'honneur, de dignité, de grandeur, de résistance, de noblesse ou d'excellence - toutes vertus majeures. Dans cette histoire, tout suppose la mesure, et ce dans le registre microscopique : une dose infime suffit au basculement de la fierté défendable du côté de l'orgueil indéfendable.

Michel ONFRAY *L'Archipel des comètes, journal hédoniste III*,  
« Tapi dans les miroirs », Grasset et Fasquelle , 2001.

## QUESTIONS

- 1- Résumez ce texte en 170 mots ( + ou – 10%) (8 points)
- 2- Commentant les *Travaux et les Jours* d'Hésiode, Michel Onfray déclare que « la déchéance s'enclenche parce que les hommes ne veulent pas reconnaître de limite à leur puissance . » Vous vous demanderez si cette idée est mise en œuvre dans les textes du programme. (12 points)